

Les amis du vigneron

Autor(en): **V.F.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **38 (1900)**

Heft 41

PDF erstellt am: **23.03.2021**

Persistenter Link: <http://doi.org/10.5169/seals-198366>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGEL
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Grenchen, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les NOUVEAUX ABONNÉS de Suisse, pour l'année 1901 (abonnement d'un an), recevront gratuitement les numéros du IV^{me} trimestre 1900.

Les amis du vigneron.

A Saint-Saphorin, dimanche dernier, 11 heures du matin. David-Abram a jeté un dernier coup d'œil à la cave et au pressoir, pour voir si rien n'y manque. Il revient satisfait de sa tournée. Tout est prêt pour la vendange, qui commencera le lendemain à l'aube. Avant de diner, David-Abram parcourt les journaux de la semaine. Il n'a pas eu le loisir de les lire jusqu'à ce jour, tant les préparatifs de la récolte l'ont absorbé. On sonne.

DAVID-ABRAM. — Qui diable vient me déranger?... Marianne, allez donc voir qui est là.

LA SERVANTE. — Ce sont deux messieurs, avec des paniers qu'ils ont laissés à la porte.

DAVID-ABRAM. — Ah ! oui, des cousins de vendange ! On connaît ça... Faites-les entrer tout de même.

LE PREMIER VISITEUR. — Le voilà, ce brave David-Abram !... Tu ne me reconnais pas?... François P..., d'Oron, qui a fait le camp de 95 avec toi, dans la une du 9 !

DAVID-ABRAM. — Oui, oui, je me remets, maintenant.

FRANÇOIS P. — Je te présente l'ami Aloys, dragon, à Palézieux.

DAVID-ABRAM. — Enchanté, monsieur...

LE DRAGON. — On est venu de vos côtés pour voir s'il y a moyen de rapporter quelques grappillons à nos bourgeois.

FRANÇOIS P. — Et comme nous n'avons vu que dans tes vignes du raisin tout à fait doré, j'ai dit à Aloys : « Allons voir chez David-Abram. » Entre vieux frères d'armes, on ne se gêne pas, qu'en dis-tu ?

DAVID-ABRAM. — C'est bien ainsi que je l'entends ; aussi vous dirai-je sans biaiser que, pour du raisin, je ne me charge pas de vous en cueillir. C'est ma femme que cela regarde, et, comme elle est à Vevey aujourd'hui, il n'y a guère moyen de vous satisfaire. Mais si, après avoir pris un verre au guillon, vous voulez partager mon frugal diner, vous me ferez grand plaisir.

LE DRAGON. — Vous êtes bien honnête, monsieur.

FRANÇOIS P. — Puisque tu nous invites si gentiment, nous ne voulons pas te faire le chagrin de refuser... Quant au raisin, on finira bien par s'arranger. On ne veut pas t'en prendre une bossette.

LA SERVANTE. — Un monsieur et sa dame sont là. Ils viennent de Lausanne avec un gros pa...

DAVID-ABRAM. — C'est bien, dites-leur de monter.

LA DAME. — Bonjour, messieurs, je suis la cousine de Rose. Puis-je lui serrer la main et lui présenter Edouard, mon mari, qu'elle n'a encore jamais vu ?

DAVID-ABRAM. — Ma femme regrettera infiniment de n'avoir pas été à la maison...

LA COUSINE. — Ah ! c'est vous qui êtes mon

cousin David-Abram ! C'est la première fois que j'ai le plaisir de vous voir. Quel dommage que Rose soit absente ! Elle va bien, au moins ? Cette bonne Rose ! Que de choses nous aurions eu à nous dire !

DAVID-ABRAM. — Il y a vingt ou vingt-cinq ans, en effet, que vous ne vous êtes rencontrés.

LA COUSINE. — Y a-t-il tant que ça ? Eh ! mon Dieu, comme le temps passe !... Dites donc, cousin, je me permets d'accaparer pour quelques instants ce fauteuil-là. J'ai les jambes qui me rentrent dans le corps. Après avoir pris le tram jusqu'à Lutry, nous sommes venus à pied jusqu'ici, et je n'en puis plus. — A son mari : Edouard, pendant que je me repose un peu, tu t'entretiendras avec ces messieurs et tu diras au cousin ce qui nous amène.

DAVID-ABRAM. — Cousin Edouard, nous allons dire un mot au guillon. Si le cœur vous en dit...

EDOUARD. — Ce n'est, ma foi, pas de refus.

LA COUSINE, à l'oreille d'Edouard. — Tu n'oublieras pas la commission.

Tandis que les quatre hommes descendent à la cave, la cousine de Lausanne se met à l'aise. Elle a ôté son chapeau et a quitté le fauteuil pour s'étendre sur un sofa. Au bout d'une demi-heure rentrent David-Abram, le dragon, François, le cousin Edouard, suivi d'une famille de confédérés, père, mère et deux grandes filles. Ces trois dernières ont chacune au bras un panier vide. Dans l'entrebâillement de la porte, la servante montre une mine furieuse.

DAVID-ABRAM, résigné. — Marianne, vous mettez des couverts pour tout le monde.

LE CONFÉDÉRÉ. — Au nom de mon famille, je te remercie, ami Tavid, de ta bonne accueil. Je savais déjà que tu es toujours le même bon camarade que je connaissais à l'Ecole industrielle cantonale en 1875.

DAVID-ABRAM. — Tu me pardonneras, mais je ne me souviens plus du tout de ton nom.

LE CONFÉDÉRÉ. — Je m'appelle Fridolin Weber, de Niederlunkofen... Moi aussi, j'avais oublié ton nom de famille et ton adresse. Je savais seulement que le fidèle ami Tavid-Abram il était à Lavaux. Hier, toute la journée, nous t'avons cherché à Villette, Cully, Treytorrens, Riez, Epesses et Rivaz, et maintenant voilà enfin nous te trouvons avec le plus grand bonheur.

DAVID-ABRAM, qui se résigne de plus en plus. — La joie est toute pour moi, aimable Fridolin.

LE CONFÉDÉRÉ. — Comme tu es devenu grand et fort depuis l'école ! Alors tu étais autant pâle et mince comme mon fille cadette. J'ai moins profité que toi pour la stature ; mais mon commerce d'épicerie va bien, c'est l'important. Rien qu'avec les cigares, je fais chaque année pour vingt-cinq mille francs d'affaires. Colossal ! n'est-ce pas ?... C'est la raison pourquoi je peux accorder cette année une petite voyage à mon femme et à mes filles, qui désiraient déjà longtemps visiter la vignoble du canton de Vaud pendant la vendange, soit quand les raisins ils sont si tellement sucrés et juteux que, rien qu'à les voir, il coule de l'eau des deux côtés de la bouche.

LA COUSINE DE LAUSANNE, à son mari. — As-tu dit un mot au cousin par rapport aux raisins ?

EDOUARD, à sa femme. — J'ai pas osé.

LA COUSINE. — Benêt, va !... Cousin David-Abram, voulez-vous me permettre, lorsque tous ces messieurs seront au cigare du dessert, d'aller admirer vos vignes si bien tenues ?

DAVID-ABRAM, absolument tué. — J'alleis précisément dire à Marianne de vous y conduire.

LE CONFÉDÉRÉ. — Au nom de l'amitié d'enfance, je prends la liberté de réclamer la même faveur pour mon femme et mes filles. Elles souhaitaient déjà longtemps...

FRANÇOIS P., au dragon. — Ils ne se gênent pas ! Mais, tout de même, il nous faudra les suivre, autrement nous ne rapporterons pas un grappillon.

DAVID-ABRAM, à la servante qui accourt en levant les bras au ciel. — Qu'est-ce encore ?

LA SERVANTE. — Un vieux bonhomme.

DAVID-ABRAM. — Avec un petit panier, naturellement ?

LA SERVANTE. — Mieux que cela : une immense corbeille sur une charrette. Le voici, d'ailleurs.

LE VIEUX BONHOMME. — C'est bien à monsieur David-Abram que j'ai l'honneur de parler ?... Bon, bon, bon !... Monsieur, je vous serre la main avec émotion. J'ai beaucoup connu votre digne père.

DAVID-ABRAM. — Il y a trente-deux ans qu'il est mort.

LE VIEUX BONHOMME. — Trente-deux ans ! Bon, bon, bon ! Cela ne me rajeunit pas précisément... Comme vous lui ressemblez, à votre père !

DAVID-ABRAM. — Et puis-je savoir ce qui me vaut l'honneur de votre visite ?

LE VIEUX BONHOMME. — Ah ! c'était un homme de cœur que monsieur votre père. A toutes les vendanges, il mettait de côté un gros panier de raisins à mon intention...

DAVID-ABRAM. — Marianne, vous conduirez aussi ce monsieur à la vigne ; mais qu'il laisse sa corbeille ici. — A lui-même : Et quand ils auront tous dégusté, je me verrouillerais dans ma chambre.

LA SERVANTE. — Je n'ai jamais vu le phylloxéra, mais ça ne doit pas être pire que ces gens-là !

V. F.

Impressions d'un voyageur en Suisse

AU XVIII^{me} SIÈCLE

Un écrivain français, F. Bruys, qui visita la Suisse en 1728, raconte, dans ses récits de voyages, des choses fort peu flatteuses pour notre pays. Voici entre autres quelques passages extraits de ses appréciations sur Genève et Lausanne :

GENÈVE. — « La commémoration de l'Escalade est une grande fête à Genève, et la seule qu'on y célèbre. La moitié du jour est consacrée à la dévotion. Il y a des sermons solennels dans tous les temples. On y chante les louanges de Dieu ; on lui rend de très humbles actions de grâces pour la conservation de la li-